

Le motif de la rivalité fraternelle dans l'oeuvre d'Agrippa d'Aubigné (1552-1630) / Alain Préaux. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 13 (2008), pp. 111-123.

I. Aubigné, Théodore Agrippa d', 1552-1630 — Critique et interprétation. II. Histoire universelle.

PER L1037 / FL232767P

LE MOTIF DE LA RIVALITÉ FRATERNELLE DANS L'ŒUVRE D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1552-1630)

Alain PRÉAUX
Université Libre de Bruxelles

Chez Agrippa d'Aubigné (1552-1630), le motif de la rivalité fraternelle apparaît tout d'abord sous la forme du thème de Caïn et Abel, à savoir dans *Les Tragiques*, commencés en 1577, écrits pour l'essentiel en 1589 et parus seulement en 1616, sous Louis XIII, au moment du triomphe de Malherbe¹. Comme tous les écrivains protestants du XVI^e siècle, d'Aubigné dénonce sans aucun ménagement l'impiété ou la cruauté des grands, exalte les martyres et annonce la vengeance divine sur leurs bourreaux. C'est dans le motif de l'élection, de la prédestination, situé au centre même de la théologie calviniste qu'il puise une inébranlable confiance dans la justesse de son attitude et le triomphe futur de sa cause: la foi se confond avec l'espoir de l'élection divine, toujours gratuite, qui ne dépend pas des actes, des mérites du fidèle, mais, au contraire, les détermine².

(1) Si *Les Tragiques* n'eurent aucun succès à leur parution, c'est parce que, une fois la paix revenue, leur violence partisane et leurs hardiesses littéraires parurent alors d'un autre âge. Cette œuvre ne fut pas goûtée avant Sainte-Beuve et le romantisme, dont Victor Hugo, qui devra beaucoup à d'Aubigné. L'ironie de l'Histoire voulut qu'Agrippa d'Aubigné fût le grand-père de Mme de Maintenon, une ardente catholique, qui poussa son amant Louis XIV à révoquer l'Édit de Nantes (1685) ...

(2) H. WEBER in A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres*, introduction et annotations par H. WEBER, Gallimard (La Pléiade), Paris, 1969, pp. XI.

Le long poème que constituent *Les Tragiques* se présente en fait comme une « épopée sans héros »³, selon la tendance égalitaire de la Réforme, pour laquelle il ne saurait exister de grandes différences entre « élus » dès lors que ceux-ci sont déjà « élus » et non réprouvés, ce qui constitue l'essentiel. C'est un « drame sacré » qui substitue aux princes malheureux de la tragédie la foule des fidèles persécutés. Si « héros » il doit absolument y avoir, ce sont les protestants, souvent anonymes, en proie aux sévices des catholiques. Parmi ces derniers, deux sont toutefois clairement mis en scène : Catherine de Médicis et le cardinal de Lorraine. Mais même ces deux protagonistes ne connaissent aucune « évolution » psychologique dans le long poème d'Agrippa d'Aubigné. En effet, *Les Tragiques* n'ont rien d'une « histoire racontée » : ils ressemblent bien plus à une tragédie de la Renaissance (dont ils sont d'ailleurs contemporains), c'est-à-dire à une longue déploration d'un malheur exemplaire, encore proche des « mystères » médiévaux⁴, comme le restait, sous certains aspects, la « tragédie » du *Caïn* de Thomas Lecoq⁵, parue en 1580, soit à l'époque où d'Aubigné conçut le plan d'ensemble des *Tragiques*.

L'œuvre compte, assez symboliquement, sept livres. Le premier, intitulé *Misères*, s'ouvre sur le scandale de la guerre civile, qui inspire au poète pitié, révolte et horreur. Dans le deuxième, *Princes*, Agrippa d'Aubigné désigne ouvertement les responsables : les rois et leurs vices, les courtisans et leurs mensonges ; dans le troisième, *Chambre dorée*, il accuse les juges et leurs iniquités⁶. Dans le quatrième, *Feux*, il passe en revue les martyrs protestants, puis, dans le cinquième, *Fers*, il brosse les combats et les

(3) Dans sa préface aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (Garnier, Paris, 1931, p. XVI), G. MONGRÉDIEN fait remarquer qu'on a aussi pu parler à ce sujet de « l'épopée du calvinisme ».

(4) H. WEBER, op. cit., p. XXVIII.

(5) Th. LECOQ, *Tragédie représentant l'odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel*, in *La Tragédie à l'époque d'Henri III*, Seconde Série, Vol. 2, texte édité et présenté par Nerina CLERICI BALMAS, PUF, Paris, 2000.

(6) Momentanément brouillé avec Henri de Navarre, le futur Henri IV, dont il était devenu l'homme de confiance après lui avoir sauvé la vie lors d'un épisode mouvementé, Agrippa d'Aubigné s'était retiré de la cour en 1577, pour se réfugier dans la quiétude de la vie campagnarde, où il composera un long poème désabusé, intitulé tout simplement *Élégie*... (A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres*, op. cit., pp. 326-330). Mieux valent, selon lui, les solides plaisirs de la vie rustique que les vaines séductions des cours. C'est dans cet état d'esprit-là qu'il entamera, la même année, la rédaction des *Tragiques*.

massacres des guerres de religion. Le sixième, *Vengeances*, annonce le châtement des coupables, aussi réprouvés que Caïn, le prototype du meurtrier. Enfin, le septième et dernier, *Jugement*, au titre éloquent, évoque la fin du monde, la résurrection de la chair, et, bien sûr, le Jugement dernier, qui réserve aux damnés des tortures innombrables et aux justes une félicité sans nom dans le sein de Dieu.

*

Dès le début du Livre I, *Misères* (v. 97-130), d'Aubigné invoque la Muse qui va déplorer le sort de la France. Il évoque alors la rivalité d'Ésaü et de Jacob qui incarnent respectivement le parti catholique et le parti protestant. Avant de citer ce passage, il convient de rapporter ici l'intégralité de sa source⁷:

21. Isaac implora l'Éternel pour sa femme, car elle était stérile, et l'Éternel l'exauça: Rebecca, sa femme, devint enceinte.
22. Les enfants se heurtaient dans son sein; et elle dit: S'il en est ainsi, pourquoi suis-je enceinte? Elle alla consulter l'Éternel.
23. Et l'Éternel lui dit: Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples⁸ se sépareront au sortir de tes entrailles; un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand sera assujetti au plus petit.

(7) *Ge. 25, 21-34* in *La Bible*, Les Sociétés bibliques, Bruxelles, 1968 (1^{ère} éd. 1910). Traduction Louis SEGOND.

(8) Ésaü sera l'ancêtre des Édomites (cf. *Ge. 36, 8*: « Ésaü s'établit dans la montagne de Séir. Ésaü, c'est Édom »), les ennemis traditionnels des Israélites, descendants de Jacob/Israël; cf. *1 R. 11, 15*: « Dans le temps où David battit Édom, Joab, chef de l'armée, étant monté pour enterrer les morts, tua tous les mâles qui étaient en Édom »; *Jé. 49, 8-22*: « Sur Édom. [...] je fais venir le malheur sur Ésaü, le temps de son châtement [...]. Mais moi, je dépouillerai Ésaü, je découvrirai ses retraites, il ne pourra se cacher, ses enfants, ses frères, ses voisins périront, et il ne sera plus [...]. Car voici, je te rendrai petit parmi les nations, méprisé parmi les hommes, ta présomption, l'orgueil de ton cœur t'a égaré [...]. Édom sera un objet de désolation [...]. Comme Sodome et Gomorrhe et les villes voisines, qui furent détruites, dit l'Éternel, il ne sera plus habité, il ne sera le séjour d'aucun homme [...] »; *Éz. 25, 14*: « J'exercerai ma vengeance sur Édom par la main de mon peuple Israël; il traitera Édom selon ma colère et ma fureur; et ils reconnaîtront ma vengeance, dit le Seigneur, l'Éternel »; *Joë. 3, 19*: « [...] Édom sera réduit en désert, à cause des violences contre les enfants de Juda, dont ils ont répandu le sang innocent dans leur pays ». *Am. 1, 11*: « Ainsi parle l'Éternel: à cause de trois crimes d'Édom, même de quatre, je ne révoque pas mon

24. Les jours où elle devait accoucher s'accomplirent; et voici, il y avait deux jumeaux dans son ventre.
25. Le premier sortit entièrement roux, comme un manteau de poil; et on lui donna le nom d'Ésaü⁹.
26. Ensuite sortit son frère, dont la main tenait le talon¹⁰ d'Ésaü; et on lui donna le nom de Jacob. Isaac était âgé de soixante ans, lorsqu'ils naquirent.
27. Ces enfants grandirent. Ésaü devint un habile chasseur, un homme des champs; mais Jacob fut un homme tranquille, qui restait sous les tentes.
28. Isaac aimait Ésaü, parce qu'il mangeait du gibier; et Rebecca aimait Jacob.
29. Comme Jacob faisait cuire un potage, Ésaü revint des champs, accablé de fatigue.
30. Et Ésaü dit à Jacob: Laisse-moi, je t'en prie, manger de ce roux, de ce roux-là, car je suis fatigué. C'est pour cela qu'on a donné à Ésaü le nom d'Édom.
31. Jacob dit: Vends-moi aujourd'hui ton droit d'aînesse.
32. Ésaü répondit: Voici, je m'en vais mourir; à quoi me sert ce droit d'aînesse?

arrêt, parce qu'il a poursuivi ses frères avec l'épée, en étouffant ma compassion, parce que sa colère déchire toujours, et qu'il garde éternellement sa fureur »; *Ab.* 1, 1-21: « Prophétie d'Abdias. Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel, sur Édom: [...] Tes guerriers [...] seront dans l'épouvante, car tous ceux de la montagne d'Ésaü périront dans le carnage. À cause de ta violence contre ton frère Jacob, tu seras couvert de honte, et tu seras exterminé pour toujours [...]. La maison de Jacob sera un feu, et la maison de Joseph sera une flamme; mais la maison d'Ésaü sera du chaume, qu'elles allumeront et consumeront; et il ne restera rien de la maison d'Ésaü car l'Éternel a parlé [...]. Des libérateurs monteront sur la montagne de Sion, pour juger la montagne d'Ésaü; et à l'Éternel appartiendra le règne »; *Ps.* 137, 7: « Éternel, souviens-toi des enfants d'Édom, qui, dans la journée de Jérusalem, disaient: Rasez, rasez jusqu'à ses fondements! ».

- (9) Le nom d'*Ésaü* signifie, en effet, « velu ». Celui d'*Édom*, quant à lui, est tiré de l'adjectif hébreu signifiant « roux »; d'où le jeu de mots entre la couleur rousse des cheveux d'Ésaü/Édom et celle du brouet de couleur rousse, le plat de lentilles préparé par Jacob (v. 30).
- (10) Il y a en hébreu un jeu de mots entre le nom de *Jacob* et le substantif désignant le « talon » (cf. *Os.* 12, 4: « Dans le sein maternel, Jacob saisit son frère par le talon »).

33. Et Jacob dit: Jure-le moi d'abord. Il le lui jura, et il vendit son droit d'aînesse à Jacob.
34. Alors Jacob donna à Ésaü du pain et du potage de lentilles. Il mangea et but, puis se leva et s'en alla. C'est ainsi qu'Ésaü méprisa le droit d'aînesse¹¹.

À la différence de certains, d'Aubigné entend chanter Dieu non pas à travers la grandeur de sa création, mais à travers les hommes qui luttent pour lui et contre lui. Né de l'exaspération des contrastes qu'engendre l'acharnement des guerres civiles, le poème aura pour ressort l'antithèse¹², opposant par exemple élus et réprouvés, faibles et puissants, pauvres et riches, etc. Aussi l'auteur se focalisera-t-il entièrement sur l'image des jumeaux qui s'entre-déchirent sur¹³ le sein de leur mère, pour en tirer une comparaison saisissante avec les guerres fratricides qui ravagent alors cette autre Rebecca qu'est la France¹⁴:

-
- (11) Précisons toutefois que la haine conçue par Ésaü à l'égard de son frère ne naît pas de cet épisode-là, où Jacob lui a pourtant enlevé le droit d'aînesse, mais bien d'une affaire postérieure: celle où Rebecca complotera avec Jacob, son fils préféré, pour arracher, grâce à un autre plat (de chevreaux, cette fois) et à une imposture, la bénédiction d'un Isaac agonisant et quasi aveugle, grugeant ainsi le frère aîné parti chasser le gibier pour préparer à son père un met succulent (27, 1-40). La rancœur d'Ésaü date bien de là: « Ésaü conçu de la haine contre Jacob à cause de la bénédiction dont son père l'avait béni; et Ésaü disait en son cœur: Les jours du deuil de mon père vont approcher, et je tuerai Jacob, mon frère ». (27, 41) Jacob fuira tout d'abord la fureur de son aîné, puis lui proposera la réconciliation (32, 3-5), n'épargnant aucun cadeau pour l'amadouer (32, 13-20), manœuvre couronnée de succès: « Ésaü courut à sa rencontre; il l'embrassa, se jeta à son cou, et le baisa. Et ils pleurèrent ». (33, 4). Il n'empêche que Jacob a « péché » en trompant ainsi son frère. C'est bien ce que lui reproche l'Éternel dans *És.* 43, 27: « Ton premier père a péché, et tes interprètes se sont rebellés contre moi. C'est pourquoi j'ai traité en profanes les chefs du sanctuaire, j'ai livré Jacob à la destruction, et Israël aux outrages ».
- (12) H. WEBER, *op. cit.*, p. XXIV: c'est sur le même mode que fonctionnera l'opposition du sang et du lait, quelquefois seulement du rouge et du blanc, qui se substitue ou se superpose à celle du loup et de l'agneau.
- (13) Remarquons en passant que, dans la *Genèse*, les frères se battent *dans* (et non *sur*) le ventre de leur mère.
- (14) A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres*, *op. cit.*, pp. 23-24; H. WEBER (*op. cit.*, p. XXXI) rappelle ici que, pour tout le XVI^e siècle, l'univers ou macrocosme est l'image du corps humain (souvent présenté dans sa souffrance) ou microcosme, qui est en lui-même image du corps social. D'où l'allégorie de la France allaitant deux enfants qui se battent sur son sein.

*Je veux peindre la France une mere¹⁵ affligée,
 Qui est, entre ses bras, de deux enfans chargée.
 Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
 Des tetins nourriciers; puis, à force de coups
 D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage [= la part]
 Dont nature donnoit à son besson [= jumeau] l'usage;
 Ce volleur acharné, cet Esau malheureux [= maudit]¹⁶,
 Fait dégast du doux lait qui doit nourrir les deux,
 Si [bien] que, pour arracher à son frere la vie,
 Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie.
 Mais son Jacob, pressé [= accablé] d'avoir jeusné meshui [=
 aujourd'hui],
 Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui [= tourment],
 À la fin se defend, et sa juste colere¹⁷.*

(15) J'ai tenu à respecter dans cet article l'orthographe du texte original.

(16) H. WEBER précise (in A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres*, op. cit., p. 907, note 5) que c'est à la lumière du neuvième chapitre (versets 11 à 13) de l'*Épître aux Romains* de Paul de Tarse que les réformés interprètent cet épisode. Et de citer lesdits versets dans la traduction de Jean CALVIN (*Institution de la religion chrestienne*), contemporain de l'auteur des *Tragiques* et dont je me permets de reprendre ici le texte à la place de celui de L. SEGOND, auquel je fais référence en général: « Devant que les enfans [= Ésaü et Jacob] fussent nés et qu'ils eussent fait ni bien ni mal, pourtant (afin que le propos arrêté selon l'élection de Dieu demeurât, non point par les œuvres, mais par celui qui appelle), il lui [= à Rébecca] fut dit: 'le plus grand servira au moindre. Ainsi qu'il est écrit: 'J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esau.' » Jacob représente, aux yeux des protestants, leur parti ou leur Église qui n'a pas le privilège du droit d'aînesse, mais celui du libre choix de Dieu.

(17) La caractère « juste » de la cause de Jacob, même si ce dernier s'avérera plus tard assez fourbe, s'inscrit dans la droite ligne de la doctrine protestante de la grâce divine qui fait ici du cadet l'élue de Dieu au détriment de l'aîné, auquel devrait pourtant revenir l'héritage paternel. Elle correspondrait en outre, à une autre préférence, personnelle celle-là, d'Agrippa d'Aubigné envers ses gendres et son fils naturel, Nathan, aux dépens de son fils légal, Constant. Il est vrai que Nathan consolera son père des déboires que lui procurera Constant et, si Agrippa défavorisera son aîné dans les partages familiaux, c'est que Constant n'avait cessé d'accumuler dette sur dette (H. WEBER, op. cit., p. XXXVII). C'est sans doute pourquoi, dans sa *Méditation sur le Psaume XVI* (in *Œuvres*, op. cit., pp. 563-564), d'Aubigné englobera dans une même condamnation le personnage de l'aîné et celui du fils prodigue, tous deux aussi épris de plaisirs, de divertissements et de dilapidations du patrimoine: « L'enfant desbauché demanda partage à son pere en choses mobilières, legeres et aisees à perdre et à dissiper, desireux d'esloigner la maison et la face venerable de laquelle il [= Caïn] fuyoit les reprehensions et les bons conseils, eschapper la main à craindre pour les chastimens, mais à baiser pour les bien-faits: ainsi font ceux qui fuyent l'Eglise de Dieu pour le vain et menteur vocable de la liberté. Mais cependant que ces Esaus courent à leur plaisir, les Jacobs possèdent avec la maison et héritage la paternelle benediction avec moins d'esclat que les prodigues, mais en douceur et en seurte [= sûreté] ».

*Rend à l'autre un combat dont le champ [de bataille] est la mere.
 Ni les souspirs ardents, les pitoyables cris,
 Ni les pleurs réchauffez [= ravivés] ne calment leurs esprits;
 Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
 Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
 Leur conflict se r'allume et [se] fait si furieux
 Que d'un gauche malheur [= par un crime funeste], ils se crevent les yeux.
 Cette femme explorée, en sa douleur [la] plus forte,
 Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte;
 Elle void les mutins, tout deschirez, tout sanglans,
 Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchans.
 Quand, pressant à son sein d'un ' amour¹⁸ maternelle
 Celui qui a le droit et la juste querelle¹⁹,
 Elle veut le sauver; l'autre, qui n'est pas las,
 Viole en poursuivant, l'asyle de ses bras.
 Adonc se perd le laict, le suc de sa poitrine;
 Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
 Elle dit: « Vous avez, felons, ensanglanté
 Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté;
 Or, vivez de venin, sanglante [pro]geniture²⁰,
 Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture! »*

Voilà donc les jumeaux ennemis renvoyés dos à dos par leur mère. Cette scène d'égale réprobation parentale se retrouve à la même époque sous l'habit grec, notamment dans l'*Antigone* (1580) de Robert Garnier, où Oedipe considère pareillement ses fils Étéocle et Polynice²¹. C'est

(18) Le substantif « amour » est souvent féminin au XVI^e siècle (et encore au XVII^e).

(19) Il s'agit bien entendu de Jacob, le « protestant », qui a peut-être supplanté par la ruse son frère Ésaü, mais il est l'élu de Dieu, celui qui a reçu la « grâce divine ». En revanche, avec sa force brutale, Ésaü incarne le parti catholique.

(20) H. WEBER (*op. cit.*, pp. 907-908, note 2) rapproche ce passage des vers suivants de Ronsard, où l'insolence des Français est punie par les guerres civiles: « Géans contre le ciel d'une audace trop grande, / Ne recognoissoient Dieu, qui aux sceptres commande, / Ains, contre sa grandeur obtenant le sourcy, / Avoient contre sa main le courage endurcy ». (in P. RONSARD, *Panégryrique de la Renommée à Henri III roi de France et de Pologne*, Gallimard (Pléiade), Paris, Vol. 1, p. 788).

(21) R. GARNIER, *Antigone ou la Piété*, in *Œuvres complètes de Robert Garnier*, *op. cit.*, 1952, I, p. 143: « Voyla ma géniture en bataille pour luy [= le trône]. / Le frère veut du frère et le bien et la vie, / Tant ils ont de régner bruslante envie, / Tant ce désir les ronge, et ceste autorité / Les contraint de forcer tout droit de piété. / Ce malheur est conjoint au sceptre Agenoride, / De s'acquérir toujours avecque parricide. / Aussi mes deux enfants y courent acharnez, / Comme Lyons griffus au combat obstinez ».

que, devant un tel gâchis, devant tant de sang répandu inutilement, les jumeaux, auteurs d'une si grande violence, peuvent très bien finir par se ressembler aussi sur le plan psychologique. Par ailleurs, d'Aubigné avait peut-être aussi des raisons personnelles de vitupérer de même façon contre les cours et les princes en général: les *Tragiques* furent en effet écrits par « un homme de vingt-cinq à trente ans, qui prenait la plume alors que son épée était encore rouge du sang versé et qu'il recevait pour récompense de son dévouement à la cause protestante l'oubli de ceux pour qui il avait si souvent offert sa vie »²².

*

Le motif de la rivalité fraternelle sera repris plus loin sous une autre forme: le thème, toujours biblique quant à lui, de Caïn et Abel. Au début de son avant-dernier livre, le sixième, intitulé *Vengeances*, d'Aubigné confesse d'abord humblement ses fautes, puis il évoque les « vengeances divines » qui, depuis l'origine des temps, sont venues frapper les criminels. L'auteur évoque tout d'abord la fable d'Ésope à propos du loup et de l'agneau et la rapporte aussitôt à l'histoire de Caïn et Abel, pour définir ainsi l'attitude des catholiques sanguinaires à l'égard des innocents protestants:

*De Caïn fugitif et d'Abel je veux dire
Que le premier bourreau et le premier martyr,
Le premier sang versé on peut voir en eux deux:
L'état des agneaux doux, des loups outrecoideux.
En eux deux on peut voir (beau portrait de l'Église)
Comme l'ire et le feu des ennemis s'attise
De bien fort peu de bois et s'augmente beaucoup.
Satan fit ce que fait en ce siècle le loup
Qui querelle l'agneau buvant à la rivière,
Luy au haut vers la source et l'agneau plus arriere.
L'Antechrist et ses loups reprochent que leur eau
Se trouble au contreflot par l'innocent agneau;
La source des grandeurs et des biens de la terre
Decoule de leurs chefs, et la paix et la guerre
Balacent à leur gré dans leurs impures mains:
Et toutefois, alors que les loups inhumains
Veulent couvrir de sang le beau sein de la terre*

(22) G. MONGRÉDIEN, *op. cit.*, p. XVII.

*Les pretextes communs de leur injuste guerre
Sont nos autels sans fard, sans feinte, sans couleurs.
Que Dieu aime d'enhaut l'offerte de nos cœurs,
Cela leur croist la soif du sang de l'innocence*²³.

D'Aubigné résume ensuite en quelques vers le conflit fraternel, sa cause et son issue tragique, la comparaison entre Abel et l'innocent agneau étant explicite:

*Ainsi Abel offroit en pure conscience
Sacrifices à Dieu; Caïn offroit aussi:
L'un offroit un cœur doux, l'autre un cœur endurci;
L'un fut au gré de Dieu, l'autre non agreable,
Caïn grinça les dents, palit, espouvantable;
Il massacra son frere, et de cet agneau doux*²⁴
*Il fit un sacrifice à son amer courroux*²⁵.

Dans sa peinture du premier criminel, Caïn, il suit le texte de la *Genèse*, tout en l'amplifiant: ainsi, il n'est dit nulle part, dans le récit biblique, que Caïn ait recherché la mort après avoir tué son frère. De même, d'Aubigné invente à peu près totalement la description de Caïn devant son meurtre:

*Le sang fuit de son front et honteux se retire*²⁶
Sentant son frere [= fraternel] sang que l'aveugle main tire [= verse];
Mais, quand le coup fut fait, sa premiere pâleur
*Au prix de la seconde estoit vive couleur*²⁷:
Ses cheveux vers le ciel herrissés en furie,
Le grincement de dents de sa bouche flestrie,
L'œil sourcillant de peur descouvroit son ennuy [= tourment];

(23) A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres, op. cit., Vengeances*, v. 157-177, pp. 191-192; H. WEBER (*op. cit.*, p. XXXI) souligne que la fable du loup et de l'agneau appelle comme une revanche le triomphe de l'Agneau dans le Jugement dernier.

(24) Abel passe pour la « praefiguratio Christi » ou préfiguration du Christ (cf. *infra*), laquelle est souvent représentée comme un doux agneau, comme dans le célèbre tableau de l'Agneau mystique, peint par Jan van Eyck. Les commentaires chrétiens mettent sans cesse en relation l'Ancien et le Nouveau Testaments, conformément à la croyance selon laquelle le premier contient les types (archétypes ou prototypes) du second; en d'autres termes, certains éléments (événements, situations, personnes, etc.) de l'*Ancien Testament* « préfigurent » certains éléments similaires du *Nouveau Testament*.

(25) A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres, op. cit., Vengeances*, v. 178-184 (p. 192).

(26) La pâleur du meurtrier prend une valeur morale: son propre sang le condamne.

(27) Sa première pâleur n'était rien comparée à sa deuxième pâleur, cadavérique quant à elle!

Il avoit peur de tout, tout avoit peur de luy:
 Car le ciel s'affeubloit [= se couvrait] du manteau d'une nue
 Si tost que le transi au ciel tournoit la veuë;
 S'il fuyoit au desert, les rochers et les bois,
 Effrayés, abbayoyent au son de ses abois.
 Sa mort ne peut avoir de mort²⁸ pour recompense,
 L'enfer n'eut point de morts à punir cette offense²⁹,
 Mais autant que de jours il sentit de trespas:
 Vif il ne vescu point; mort il ne mourut pas.
 Il fuit d'effroi transi, troublé, tremblant et blesme,
 Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy-mesme:
 Les lieux plus asseurés [= sûrs] luy estoyent des hazards [= dangers],
 Les feuilles, les rameaux et les fleurs des poignards,
 Les plumes de son lict des esguilles piquantes,
 Ses habits plus aisez des tenailles serrantes,
 Son eau jus de ciguë, et son pain des poisons;
 Ses mains le menaçoient de fines [= perfides] trahisons³⁰:
 Tout image de mort, et le pis de sa rage,
 C'est qu'il cherche la mort et n'en voit que l'image.
 De quelqu'autre Caïn³¹ il craignoit la fureur:
 Il fut sans compagnon et non pas sans frayeur:
 Il possédoit le monde, et non une assurance;
 Il estoit seul par tout, hors mis sa conscience³²;

(28) La mort qu'il a donnée ne put avoir sa propre mort, c'est-à-dire son suicide, comme récompense ou expiation. Bref, il ne put pas se racheter en s'offrant en sacrifice.

(29) Il n'y avait pas assez de criminels en enfer pour racheter le crime de Caïn. Ce qui paraît logique, car jusque-là, l'humanité n'a perdu qu'un homme, Abel, et il paraît peu vraisemblable que ce dernier séjourne en enfer...

(30) Il cherche vainement à se suicider.

(31) Plutôt invraisemblable, car à part Adam, il n'y a alors sur terre aucun autre homme que lui. Mais Agrippa d'Aubigné ne fait que se fonder sur le récit biblique, selon lequel « l'Éternel mit un signe sur Caïn pour que quiconque le trouverait ne le tuât point ». (*Ge.* 4; 15)

(32) cf. V. HUGO, *La Conscience*: Caïn a beau fuir et se cacher, l'œil de Dieu le suit où qu'il aille. À bout de ressources, il ordonne qu'on lui creuse un sépulcre où il pourrait se réfugier, mais « quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre / Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain, / L'œil était dans la tombe et regardait Caïn », in *La Légende des siècles*, Gallimard, Paris, 1950, pp. 25-26; p. 26. Cette image de la conscience persécutrice revient encore ailleurs chez d'Aubigné, par exemple dans *Feux* (in *Œuvres, op. cit.*, v. 827-832): « Car si tost il [= le méchant] pecha, en ce temps, en ce lieu, / Pour jamais il fut clos en la prison de Dieu. / Cette prison le suit quoy qu'il coure à la chasse, / Quoy que mille païs comme un Caïn il trasse, / Qu'il fende au gré du vent les fleuves et les mers; / Sa conscience n'est sans cordes et sans fers ». D'Aubigné reprendra ce passage (sans les deux premiers

*Et fut marqué au front afin qu'en s'enfuyant
Aucun n'osast tuer ses maux en le tuant*³³.

Ce mort-vivant, empêché de suicide, est condamné à errer sur terre jusqu'à la nuit des temps. Tel sera le sort réservé aux criminels catholiques français que d'Aubigné voue aux pires gémonies. Ce sont en effet les mêmes accents effroyables que nous retrouvons à la fin des *Tragiques* (Livre VII, *Jugement*, v. 1009-23), et qui font de Caïn, le frère *fortitudo* qui a assassiné Abel, le frère *sapientia* préfigurant le Rédempteur, le prototype du damné éternel, mi-mort, mi-vivant:

*Transis, desesperés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour vostre mer des orages le port.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente veuë
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tue.
Que la mort, direz-vous, estoit un doux plaisir!
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison? en vain cet artifice.
Vous vous précipitez? en vain le precipice.
Courez au feu brusler: le feu vous géléra;
Noyez-vous: l'eau est feu, l'eau vous embrasera;
La peste n'aura plus de vous miséricorde;
Estranglez-vous: en vain vous tordez une corde.
Criez après l'enfer: de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort*³⁴.

*

vers) dans sa *Méditation sur le Psaume LXXXVIII* (in *Œuvres*, op. cit., p. 551): « [il] porte la geole avec lui, et les ceps de sa coupable pensée galopent avec lui », ainsi que dans *Jugement* (in *Œuvres*, op. cit., v. 757-758): « Qui se cache, qui fuit devant les yeux de Dieu? / Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu? ».

(33) A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres*, op. cit., *Vengeances*, v. 185-216, pp. 192-193.

(34) H. WEBER (in A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres*, op. cit., p. 1051, note 9) cite à ce sujet Philon d'Alexandrie (*De Poenis et Praemiis*, 68-73, traduction A. BECKAERT), qui avait déjà exposé l'idée d'un tel châtement: « Le fait était nouveau, il fallait lui trouver un châtement nouveau. Et quel est-il? De vivre en mourant continuellement et d'être en quelque sorte soumis à la mort perpétuellement... Ainsi il ne mourrait pas une bonne fois, mais [...] il n'en finirait pas de mourir dans la souffrance, le chagrin, les malheurs continuels et, ce qui est le plus de tout, il éprouverait ses propres maux, il serait accablé par ceux du moment et, tout en prévoyant l'irruption des maux à venir, il serait hors d'état de s'en garder ».

Henri IV se convertit au catholicisme, le 25 juillet 1593, pour des raisons éminemment politiques. Son ami, Agrippa d'Aubigné, garda quant à lui ses convictions protestantes, voire les exacerba³⁵. Invité par son souverain à venir présider les joutes et les tournois donnés à l'occasion du baptême du Dauphin et des autres enfants de France, le 14 décembre 1606³⁶, il se dérobe en se contentant d'envoyer une « Méditation sur le Psaume LXXXIII », dans laquelle il célèbre, il est vrai, les douceurs de la paix revenue. Ce Psaume s'ouvre sur la concorde fraternelle: « Voici, oh! Qu'il est agréable, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble! (...) »³⁷. Une fois de plus, d'Aubigné aura recours au thème de Caïn et Abel pour exprimer les horreurs de la discorde entre frères auxquelles il opposera la promesse de rédemption, de paix et de gloire contenue dans le thème de Joseph et ses frères:

Estimez et attendez, François [= Français], d'une tribu, et que vous avez veu de la personne sacree qui regne sur vous à joie, que la force des Caïns ne vous escauffe point sur Abel. Si vos freres ont quelque songe different des vostres; si Jacob les distingue de quelque livree, ne vendez pas Joseph aux Madianites bazanez; joint [= vu] que c'est luy qui de la fosse et de l'exil a redonné la vie à ses freres. Gardons nos mains et nos pensees d'ensanglanter sa robbe, car il la faudroit représenter au Pere au jour espouvantable de son dernier jugement³⁸.

*

En résumé, Agrippa d'Aubigné commence par se lamenter sur les malheurs de son pays déchiré par des guerres religieuses et civiles, en proie à des factions rivales qu'il incarne dans les personnages bibliques d'Ésaü et de Jacob. Il renvoie tout d'abord ces derniers dos à dos pour la responsabilité des massacres, dans le premier livre de ses *Tragiques*,

(35) Ainsi, en 1607, une campagne, encouragée par Henri IV, s'étant amorcée pour chercher un compromis entre catholicisme et protestantisme, d'Aubigné se vanta peu après d'avoir fait échouer ces tentatives (cf. H. WEBER, *op. cit.*, p. LX).

(36) Né en 1601, Louis XIII ne fut baptisé, avec ses sœurs, que cinq ans plus tard. La France connaît déjà alors neuf années de paix.

(37) Ps. 133, Traduction SEGOND, *op. cit.*, p. 629.

(38) A. d'AUBIGNÉ, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 507.

à juste titre intitulé *Misères*. Dans son avant-dernier livre, *Vengeances*, il transpose la même réalité sur les frères ennemis du quatrième chapitre de la *Genèse* et, à cette occasion, il marque clairement sa préférence pour le cadet, Abel. Il fait d'ailleurs de même pour cet autre cadet qu'est Jacob, un roué - il est vrai - qui s'est emparé par la ruse de l'héritage de son aîné mais qui, aux yeux d'Agrippa d'Aubigné, passe pour un élu de Dieu précisément en raison de sa réussite.

Le plaidoyer en faveur du cadet n'est innocent dans aucun des deux cas, puisqu'il s'agit de défendre par ce biais la cadette des deux religions qui s'affrontent en versant un sang fraternel, à savoir le protestantisme. Parallèlement, si Ésaü est rejeté comme fils prodigue, uniquement avide de plaisirs, et donc indigne d'entrer en possession de l'héritage paternel, Caïn, l'autre frère aîné de la Bible, en fait le tout premier « frère aîné » de l'Humanité, reste impitoyablement le réprouvé de la tradition médiévale, condamné à errer éternellement, poursuivi par l'énormité de son crime.

Après les guerres de religion, les atrocités commises pendant plus de trente années ne s'effaceront nullement de la mémoire du grand poète épique mais elles lui inspireront une solennelle mise en garde devant toute répétition des fautes du passé, un avertissement qui prendra ses racines dans un troisième « exemple » biblique de la rivalité fraternelle: celui de Joseph et ses frères, dont l'issue pourrait s'avérer positive, comme elle l'est dans sa deuxième partie, pour autant que les frères, enfants du même père, Jacob, l'ancien élu de Dieu, veuillent bien respecter la « robe de Joseph », le cadet - si on veut bien excepter ici Benjamin - et (donc) le nouvel élu.